

Et l'heureuse maison, par cette nuit d'hiver,
Au bout du chemin sombre où brille son feu clair,
D'une paisible joie est tout illuminée,
Et mes vieilles douleurs y mourraient par lambeaux,
Comme l'écorce sèche et les frêles copeaux
Qui flambent dans sa cheminée.

Mais, au dehors, la nuit est morne,— et le grand bruit
Qui passe dans la froide et ténébreuse nuit,—
C'est l'âme des sapins se lamentant d'être âme.
La-bas, le chemin tourne, il descend dans le noir,
Et ce vide lugubre où l'on ne peut rien voir
A l'air tragique comme un drame.

C'est là qu'au temps ancien, c'est là qu' " au temps jadis, "
Le passant égaré, fuyant les loups maudits,
Jetait sa plainte folle, effrayante, éperdue,
Ce cri, répercuté par la grande forêt,
Cette clameur rapide et rauque, qui mourait
Sitôt qu'on l'avait entendue.

Et c'est là qu'un matin, en allant au travail,
Deux petits paysans,—qui gardent le bétail,
La-bas, près du chalet tapi dans la clairière.—
Trouvèrent, pauvre corps tordu par les sanglots,
Un enfant, les deux bras croisés et les yeux clos,
Glacé, mort en pleine prière.

Sans doute, cette nuit, par ce froid, le vallon,
Avec ses sapins secs vibrant sous l'aquilon,
Doit avoir, lui si grave et triste d'habitude,
Je ne sais quelle immense et formidable voix,
Et ce mystère affreux qui frissonne parfois.
Dans quelque horrible solitude.